



Bérénice Lejeune

juillet 2005

Frère d'âme

Douze ans déjà qu'il s'est laissé emporter dans les bras de la mort qu'il avait tant chantée. Léo Ferré, je l'avais rencontré sur la fin de sa vie. Il s'était pris d'affection pour moi qui l'aimais tant, et nous nous sommes vus de loin en loin. A l'époque il faisait encore quelques escales parisiennes. De moins en moins: retranché dans sa campagne d'Italie, le vieux maître n'éprouvait plus le besoin de paraître, préférant la douceur de son village-refuge de Toscane à l'éclat blanc des projecteurs. Là-bas, derrière les murs de pierre sèche de sa propriété dans les vignes, ermite frileusement replié sur le bonheur toujours fragile, le provocateur sulfureux de la chanson française jonglait sans fin avec les mots, les doubles-croches et les silences, poursuivant dans la fièvre une œuvre sans pareille. C'est un fait: Léo le noir, Léo l'anar hésitait désormais à venir se plonger dans «*ce chagrin des villes que vous appelez des gratte-ciel*», lui qui jadis avait tant aimé Paris, et qui l'avait si bien chanté.

Ferré pourtant n'avait pas changé. Les années pouvaient bien venir courber un peu plus ses épaules, de coups de gueule – «*parce que l'amour ça gueule*» – en coups de spleen, c'est toujours la souffrance éperdue des hommes qu'il nous dispensait comme un aveu. A la vie à la mort, c'est son âme écorchée que Ferré mettait dans ses chansons. C'était étrange: avec son air torturé de l'intérieur, avec ses fulgurances planétaires et sa formidable colère, Léo Ferré au fil des ans s'est mis à ressembler de plus en plus à Beethoven, l'autre fou de musique. Sous l'aile noire de son piano de concert, avec son cœur énorme et son âme

d'anar, avec ses mots de braise et cette voix unique qui tour à tour cingle et caresse, il demeurait cet «*immense provocateur*» qui, de Baudelaire à Villon, d'Apollinaire à Rimbaud comme dans ses propres dérives, tissait dans le désespoir et la fureur l'image d'un monde amer. Depuis combien d'années ses mots brûlants comme une lave jaillissaient-ils de l'obscurité? Depuis combien d'années cette fraternité fragile qu'il délivrait nous réchauffait-elle les jours de pluie? Depuis combien d'années cet homme rongé de solitude était-il le copain, le frangin de notre multitude? «*Il y a les larmes, les valises et le spleen. Les larmes se partagent, les valises s'échangent, se vident. Le spleen se porte seul comme une croix de brume...*» Et encore: «*Tu es né tout seul, tu meurs tout seul; entre les deux, il y a des faits divers.*»

Non, en ces ultimes années, Ferré n'avait pas changé, il ne changerait pas: poursuivant son errance incertaine, il était un torrent de paroles sur des flots de musique, il était un homme debout qui ne faisait que passer, il était un sourire un peu pâle, lointain, vacillant comme son regard, et une voix. Une voix surtout. Voix du malheur inéluctable montant de ce «*tumulte des bas-fonds*» et dé-

bordant d'amour dans le noir, étranglée parfois de trop de tendresse étouffée.

Ferré l'amour, Ferré la mort – «*On couche toujours avec des morts...*» – qui chantait la folie et les cœurs piétinés, les années disparues et la saveur furtive du bonheur, et puis l'injustice et le silence, l'absurdité de toute chose. Le mal de vivre, comme une vague... «*Il n'y a que l'invective qui soit concevable pour un artiste*, affirme-t-il encore dans ce film émouvant. *Il faut dire non!*» A 14 ans, l'enfant timide qu'il était alors lit un jour, dans son dictionnaire, la définition du mot anarchie: «*Négation de toute autorité, d'où qu'elle vienne.*» «*Ça m'a subjugué, et je le suis toujours. Le mot le plus horrible que je connaisse, celui que je hais le plus est le mot "Pouvoir".*»

Pourtant, en ces années crépusculaires, s'il brandissait toujours le bouquet de fleurs noires de ses mots, il y avait en lui moins d'invective et de colère: le poète enragé de naguère semblait avoir trouvé un certain apaisement au soleil de Toscane. Là-bas, auprès de ses enfants et de la mort qui veille, la musique dans l'âme et le cœur grand ouvert, le vieux lion consumé de solitude traçait dans le silence son sillon d'éternité. «*Je voudrais que tout s'arrête là du temps compté des hommes...*» Tout s'est donc arrêté pour lui il y a douze ans. Douze ans déjà! Comment stopper la fuite du temps, ne pas laisser s'éteindre les souvenirs? Dans ce beau film de Thierry Kübler où le tendre Souchon, parmi d'autres témoins, vient raconter comment Ferré lui a «*donné l'envie*», on retrouvera quelques-unes de ces chansons

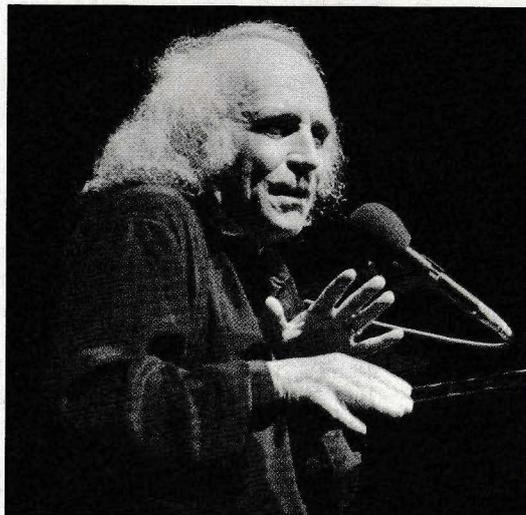
magnifiques qui restent son plus bel héritage, «*Je chante pour passer le temps*», «*Est-ce ainsi que les hommes vivent*», «*l'Etrangère*», «*l'Affiche rouge*», «*la Mémoire et la mer*»...

Entendre la voix de Ferré aujourd'hui, c'est revoir aussitôt cette flamme qui dansait dans ses yeux, c'est revoir un homme qui clignait doucement des paupières en grimaçant un sourire désarmant de tendresse. Sous le ciel blanc de cette fin d'été, la neige de ses cheveux accrochait la lumière d'Italie, et le temps, pour un instant, semblait soudain suspendu. «*L'homme révolté ne peut être que seul*», murmurait-il, le regard perdu vers les collines écrasées de soleil, avec une sorte de résignation teintée de lassitude. Entendre la voix de Ferré aujourd'hui, c'est éprouver de façon aiguë ce qu'est la perte d'un frère d'âme. Hélas, en cette époque décervellée des stars météores et des refrains Kleenex, celui qui a écrit tant de chansons immortelles n'est plus qu'un pâle souvenir, presque effacé.

■ R. C.

rcannavo@nouvelobs.com

«*Hello Ferré*», de Thierry Kübler (vendredi, à 1h30, France 2).



Jean-Jacques Bernier/Gamma

Au crépuscule de sa vie, s'il brandissait toujours le bouquet de fleurs noires de ses mots, le poète enragé de naguère semblait avoir trouvé un certain apaisement au soleil de Toscane.